

LES FORMES DU SENS DANS L'INTERPRÉTATION

Patrick Dahlet*

RÉSUMÉ: À la charnière de la réflexion philosophique et linguistique, les réponses traditionnellement apportées par les théories au mouvement du sens et au trouble de sa fuite dans l'interprétation, sont considérées d'abord dans cette étude sous la forme d'une alternative: la différence ou l'identité, l'éclat ou la conformité. Les termes de ce pari sont ensuite mis en contraste avec les développements du champ théorique de l'énonciation, sous le quadruple éclairage de Bally, Guillaume, Benveniste et Culioli. Par-delà leur diversité et à travers leurs difficultés, ces projets ont en commun de tenter d'offrir une issue à cette alternative en concevant comment le discours peut construire le sens commun de ses différences.

Mots-clés: Signification, énonciation, construction, polysémie.

Le sens arrive avec les signes. C'est une affaire entendue. Mais c'est aussi à peu près la seule. Le chœur se désaccorde dès qu'on considère ce qui arrive avec les signes. Car avec les signes, sous l'effet des signes, arrive un sens qui paraît se développer en dehors ou à côté de son signe, bref un sens qui indique d'abord qu'en matière de signes il n'existe pas de tout fait. Comment traiter des combinaisons de signes dont les valeurs outrepassent les propriétés de leurs traits formels? Comment décrire et interpréter un sens qui ne soit pas la partition certaine d'un tout, structure ou sujet, voire qui entache ce tout d'incertitude? Comment entendre les (dé)raisons du signe?

La grande variété des formulations possibles du problème ne doit pas faire croire à l'hétérogénéité de ses données. Par-delà les apparences, il procède en fait d'une même expérience existentielle, qui se ramène simplement au constat suivant: alors qu'on attendrait conventionnellement une signification par unité syntagmatique ou lexicale, ce sont deux ou plusieurs significations qui cohabitent au sein d'une même unité.

(*) Professor da Uniersidade de São Paulo.

Sous des angles différents, la question de la polysémie de l'expression de langue résonne d'âge en âge, à l'intérieur de dispositifs épistémologiques distincts. Et s'il en est ainsi, c'est parce que le problème technique objective précisément un débat épistémologique fondamental, celui du degré d'indépendance de la signification de langue à l'égard de la signification de chose, autrement dit de la capacité du langage à opérer des combinaisons que la réalité ne pratique pas ou conserve imperceptibles. Ce qui revient aussi bien à se demander ce qui, du discours ou de la pensée, détermine l'autre et prédomine dans la production de la connaissance.

Pour ces raisons, en même temps qu'un défi, le recouvrement de la signification constitue en somme l'horizon d'inquiétude permanent des théories. De l'avertissement de Platon, "tu sais ce qu'est le langage: il n'y a rien que toujours il ne signifie, ne tourne, ne retourne; et il est double, vrai tout comme faux" (*Cratyle*, 407-408), au principe de Benveniste, "*le langage*, sous quelque point de vue qu'on l'étudie, *est toujours un objet double*" (1966, p.40,), le tissu signifiant du langage s'enlève alors constamment sur fond de double langage.

Ce qui se déplace, c'est l'appréciation que les théories portent, en fonction de leurs paradigmes respectifs, sur la portée de ce dédoublement. Il peut avoir la force d'une menace ou d'un charme. À la défiance aiguë de Platon répond l'enchantement de Benveniste devant la relance du sens en discours: "cette tête de Méduse est toujours là, au centre de la langue, fascinant ceux qui la contemplent" (1966, p.127). Mais derrière l'inversion de ces jugements, la question qui revient est toujours la même: "*quel est ce sens?*" insiste Benveniste (*ibid.*).

L'étude qui suit ne songe assurément pas à répondre à cette question. Elle voudrait en revanche contribuer à en éclairer les conditions et la portée à travers la confrontation de trois points de vue sur la dynamique du sens, ou plus exactement d'une alternative, à la fois historique et toujours d'actualité, et d'une position susceptible d'en renouveler les termes.

L'alternative, que l'on examinera d'abord, oppose ce qu'on peut appeler le parti-pris de l'identité (qui ramène la plurivocité à un substrat univoque) au parti-pris de la différence (qui rattache le sens à la dissémination maximale du signe). Quant à la position que l'on évoquera ensuite, elle se distingue par définition de l'alternative précédente en ce qu'elle saisit justement la signification d'un point de vue interne à sa genèse, reliant le flux du sens à une profondeur énonciative.

Alors que la délimitation de l'alternative repose ici sur un cheminement transversal aux théories, qui ne s'arrête sur aucune d'elles en particulier, le choix énonciatif repose la question du sens, au croisement de fondations théoriques spécifiques de ce siècle. Ce choix renvoie certes à des convictions fortes sur le sens mais cela ne veut pas pour autant dire que l'on rend compte ici de la composition d'un champ. Ce que l'on en convoquera, le sera sous l'angle d'une justification,

celle de la flexibilité des formes auxquelles elle rapporte l'élaboration du sens, et donc des bases qu'elle offre au développement d'un savoir interprétatif. À cet égard c'est d'abord à des convergences sur l'imprévu du sens, qui tiennent compte du fait qu'après tout on communique aussi avec cet imprévu, qu'invite résolument la mise en contraste de trois manières de le concevoir.

1.0. LES CRISES DU SENS: RETOUR SUR UNE ALTERNATIVE

1.1. La construction et le mensonge

1.1.1. À la fin du siècle dernier, dans ce qu'il considère comme un ouvrage d'introduction, H. Bréal "propose d'appeler *Sémantique* " la "science des significations" l'opposant à la *Phonétique* ou "science des sons", comme une grammaire de l'intellection à une "grammaire physiologique" (1924, pp.5-8). Il y a une trentaine d'années, E. Benveniste établit à son tour "deux ordres distincts de notions /.../. Le sémiotique (le signe) doit être RECONNU; le sémantique (le discours) doit être COMPRIS" (1974, PP.64-65). Dans les deux cas, ce qui est consacré c'est l'existence d'un domaine de construction propre du sens.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'idée de sens construit et sa catégorisation dans l'ordre du discours n'est pas neuve. Après Saint Augustin qui prescrit dans *De dialectica* d'analyser le signe sous quatre aspects - son origine, sa valeur, sa flexion et sa *construction*, c'est-à-dire ici les modes de combinaison des mots dans une argumentation -, elle est clairement défendue par Priscien au VI^{ème} siècle. Dans la dernière partie de son ouvrage, les *Institutions grammaticales*, qui s'intitule précisément *De constructione*, le grammairien dégage en effet d'une part le principe de la "cosignification" en délimitant l'existence de "catégories de mots /.../ toujours cosignifiantes, c'est-à-dire (n'ayant) de sens qu'en combinaison avec d'autres mots, mais pas par elles-mêmes" et d'autre part un système de grammaticalité, distinct du plan morpho-syntaxique, qu'il dénomme "ratio sensus", l'équivalent d'un *système du sens* en quelque sorte. Le passage suivant est on ne peut plus éloquent à ce sujet: "Toute construction, c'est-à-dire ce que les Grecs appellent la syntaxe, se rapporte nécessairement au sens des formes. C'est ce qui explique qu'en construisant, les auteurs littéraires fassent souvent varier les traits des mots par diverses figures: si l'on n'examine que les mots, ces traits paraissent sans doute disposés de façon incohérente les uns par rapport aux autres, mais au regard du système du sens, on ne peut les considérer que comme étant parfaitement ordonnés" (d'après Baratin, 1989, pp.228-242).

Bien plus qu'une simple évocation de l'idée, cette réflexion conceptualise la notion même de *construction*. Il y a dans cette reconnaissance de la productivité

d'une grammaire du sens, complémentaire d'une grammaire des formes, beaucoup de similitudes avec les représentations actuelles de la question. Le sens d'un énoncé ne se déduit pas des propriétés formelles de chacun de ses éléments, mais s'infère de la relation construite entre ses termes dans l'espace de son développement, et cela d'autant plus qu'il y a des catégories de mots qui ont spécifiquement pour fonction de signifier cette mise en relation.

1.1.2. Le concept de *construction du sens en discours* est donc introduit très tôt pour penser la signification. On en trouve même une première manifestation chez Homère (Desbordes, 1989, p.155). Mais ce qu'il faut souligner c'est que son élaboration s'accompagne tout aussitôt d'un jugement de valeur: le *discours* comme objet *construit* renvoie métaphoriquement chez Homère à la verbalisation d'un mensonge. On comprend pourquoi: ne pas dire la vérité relève de l'artifice, c'est-à-dire nécessairement d'une fabrication, d'une construction dans le temps même du discours. À ce stade, ce n'est que quand le discours dit le faux, notons-le, qu'il est identifié à une construction.

Ce qui est remarquable, c'est qu'à des années de là et dans un contexte épistémologique tout autre, la définition du *discours* continue à croiser celle du *mensonge*. De fait la notion de *sujet d'énonciation* s'enlève initialement sur fond de mensonge, si l'on considère ce qu'en écrit C. Bally, qui joue dans l'organisation théorique du domaine un rôle fondamental, puisque le premier il propose explicitement une *Théorie générale de l'énonciation*: "même lorsque le sujet pensant est identique au sujet parlant, il faut prendre garde de confondre *pensée personnelle* et *pensée communiquée*. /.../ En effet, le sujet peut énoncer une pensée qu'il donne pour sienne bien qu'elle lui soit étrangère" (1964, p.37). La possibilité du mensonge est ainsi avancée comme argument d'une instance d'énonciation séparable du locuteur, puisqu'à travers cette disjonction un autre sens que celui auquel ce locuteur croit, donc le sens d'un autre, peut toujours lui venir à la bouche.

Certes l'argument veut plaider en faveur du phénomène énonciatif: si la communication peut former du fictif, c'est qu'elle n'est pas informe. Mais il n'en reste pas moins qu'il continue à activer, ne serait-ce que latéralement, le motif platonicien de la malversation potentielle du langage, dont la fameuse formule, "Tradutore traditore" se fait l'écho dans l'ordre de la traduction. La difficulté que cet attachement éthique introduit dans l'effort théorique s'éclaire d'elle-même: aborder le sens sous l'angle d'un *mensonge de discours*, c'est s'exposer à ne pas l'étudier pour lui-même, mais pour le redresser, si le mensonge l'enveloppe d'indignité, ou pour le révéler à lui-même, si le mensonge fait du sens une énigme en acte. Sous ce rapport, la grammaire et la logique seraient du côté du redressement, la pragmatique et la rhétorique du côté de la révélation.

1.2. La différence ou l'identité

Sous le double éclairage de la réflexion philosophique et linguistique, les réponses que les théories ont traditionnellement apportées au mouvement du sens dans l'interprétation et au trouble de sa fuite peuvent, puisqu'il s'agit avant tout de distinguer ici des positions fondamentales, se ramener simplement, me semble-t-il, à une alternative: la conformité ou l'éclat, le tout univoque ou le tout équivoque. Dans le premier, on parie sur l'identité en retranchant la différence. Dans le second, on parie sur la différence en oubliant les identités.

1.2.1. Je commencerai par le pari de la différence. En situation périphérique, face à une tradition de pensée globalement héritière du platonisme, il n'a pourtant jamais cessé de peser sur les représentations du sens. C'est le fil de l'écran signifiant du signe qu'on peut faire remonter aux sophistes, qui se fait entendre au sein de la rhétorique, contre son aplanissement en *elocutio*, que l'on écoute dans "l'expansion totale de la lettre" mallarméenne (1945), qui s'impose chez le second Wittgenstein quand le "sens de la phrase est tel que cette phrase n'a pas de sens" (1967,500), et que reprend aujourd'hui la solution de type "déconstructionniste" développée par J. Derrida (1967a, 1967b) et, plus récemment F. Lyotard (1983) ou J. Bouveresse (1984).

L'hypothèse majeure du "déconstructionnisme" est, comme on le sait, que le sens doit être constitué dans sa différence à cette matière première ontologiquement préformée, que serait l'ordre du signifié, avatar de celui du Logos, parce que le sens n'apparaît que dans la forme d'une différence, celle que lui assigne la lettre en le "différant" de la communauté vive de la parole. Le projet suppose bien, comme l'explique Derrida, la "déconstruction de toutes les significations qui ont leur source dans celle du logos. En particulier la signification de *vérité*." (1967b, p.21). *A contrario*, il implique la libération du signifiant de tout *eidós*, de cette éthique qui assimile le sens à du sens pensé avant la lettre, pour le transformer en "trace" d'un "inouï", la finalité et le défi de cette déconstruction étant d'"entrevoir" dans la "faille" ainsi aménagée, "encore innommable, la lueur de l'outre-clôture" (1967b, p.25 et 38).

Les thèses de Lyotard et Bouveresse prolongent la réflexion de Derrida, mais en élargissant sa portée, de l'écrit à l'activité de communication en général. Elles reposent sur le principe que ce qui est au départ de la communication, c'est la divergence. Si l'on admet en effet que tout échange s'identifie à la possibilité d'un accord et à la recherche d'une position commune, cela doit présupposer qu'il faut inversement une discordance initiale pour que s'engage un échange. L'union n'est signifiante que par contraste avec la dissension qu'elle règle. De là à conclure que la dissension est la règle de la communication, il n'y a qu'un pas. Et c'est précisément celui que franchit le déconstructionnisme actuel.

La communication exclut la communion. Certes toute communication met des interlocuteurs en relation, mais c'est la relation d'une différence, à savoir celle qui sépare radicalement les deux positions, du "je" et du "tu". La communication, c'est alors la reconduction de cette différence, et donc aussi du différent qui rassemble initialement les interlocuteurs. L'entente met littéralement un terme à la communication. C'est donc parce que l'on ne communique pas, autrement dit qu'on ne s'entend pas sur le sens des mots, que l'on communique. Confronté à l'altérité initiale du sens et des pôles de l'interlocution, le déconstructionnisme réplique ainsi par une hypervalorisation de cette altérité. La réussite du sens est proportionnelle aux fractures qui l'engendrent (qu'il engendre !). C'est le tout équivoque.

1.2.2. À l'opposé, il y a la solution du tout univoque, dominante dans l'histoire des théories du sens, sur laquelle je m'arrêterai un peu plus longuement. Elle traite la fuite du sens en l'annulant. Plus exactement, elle consiste à fixer d'une manière ou d'une autre le signe au monde ou à la pensée, en lui déniait toute autonomie. C'est la tradition qu'on appellera ici expressiviste, issue d'un postulat d'Aristote à deux faces. L'une positive: "les états de l'âme dont ces expressions sont les signes immédiats (sont) identiques chez tous" (De l'interprétation, 16a). L'autre négative: "ne pas signifier une chose unique, c'est ne rien signifier du tout" (Métaphysique, 1000b5). Elle caractérise les théorisations du sens en termes de conformité, j'entends par là l'ensemble des entreprises qui catégorisent le sens dans un système d'objectivité. Aux échappées de surface du sens et aux lieux bornés de son éclatement, elles opposent la garantie de fond d'une signification transparente. Toutes ces représentations reposent sur l'idée que le langage ne fait que traduire une réalité préalablement donnée et universelle (position maximaliste du cadre logico-sémantique), ou partagée par les membres d'une même collectivité linguistique, et en tout cas d'une même communauté de paroles (position minimaliste de la pragmatique). Alors le sens ne se différencie pas de la référence, les mots signifient les choses qu'ils figurent, ni plus, ni moins.

Dans cette perspective expressiviste, onomasiologique par définition, la production du sens correspond en fait à un raisonnement en trois étapes, orienté de l'esprit vers le signe. Il y a d'abord un contenu de pensée qui apparaît, puis le besoin de le communiquer, et finalement le choix du signe le plus adéquat pour exécuter cette tâche. Les répercussions d'un tel raisonnement sont au moins de trois ordres: l'existence du sens est immatérielle, sa validité est extralinguistique, son interprétation est concordante. J'illustrerai le contenu de chaque proposition.

1.2.2.1. L'immatérialité du sens correspond à sa localisation dans un domaine idéal. Quelle que soit la théorie de référence, le sens tend à être confondu avec son

idée. Le signe est le représentant direct de la chose et/ou de l'idée de la chose. Le thème est platonicien: "celui qui, le premier, a établi les noms, c'est /.../ en conformité de ce jugement /.../ qu'il se faisait des choses" (Cratyle, 436). Il est récurrent dans la sémiologie chrétienne: "dans le discours divin, non seulement les mots, mais aussi les choses peuvent signifier" (H. de Saint Victor, in *Delègue*, 1987, p.56). La rénovation de cette sémiologie à l'âge classique, confirme ce principe tout en humanisant le contenu du signe: "le signe enferme deux idées, l'une de la chose qui représente, l'autre de la chose représentée, et /.../ sa nature consiste à exciter la seconde par la première" (Arnauld et Nicole, 1970, p.80).

La différence entre les théories tiendrait essentiellement à cet égard, me semble-t-il, à la fixation du moment de ce dégagement. L'idéalisation peut être en effet conçue *a priori* ou *a posteriori*. Elle est *a priori* lorsque l'identité du signe est naturellement motivée. Le sens c'est alors la substance de la chose en soi, et le discours, le véhicule de cette substance. Le cadre platonicien est exemplaire de ce point de vue. Elle est *a posteriori* lorsque l'identité du signe est à la fois arbitraire et relative au fonctionnement conventionnel du système linguistique. C'est le cas dans le structuralisme d'obédience saussurienne. L'hypothèse de la valeur exclusivement différentielle de la signification y débouche en effet sur une dématérialisation des deux faces du signe, "les termes impliqués dans le signe linguistique sont tous deux psychiques" (Saussure, 1972, p.98), avec une insistance particulière sur l'absence de matérialité du signifiant, "/.../ le signifiant linguistique; dans son essence, il n'est aucunement phonique, il est incorporel /.../" (Id., *ibid.*, p.164). Mais dans les deux cas, celui d'une idéalisation antérieure ou postérieure au discours, c'est bien à une figuration immatérielle du sens que l'on assiste.

1.2.2.2. En relation avec cette dématérialisation, le critère d'appréciation de la cohérence du sens est fondamentalement d'ordre extralinguistique. C'est ce que détermine cette proposition d'Aristote: "ce n'est pas parce que nous pensons d'une manière vraie que tu es blanc, que tu es blanc, mais c'est parce que tu es blanc qu'en disant que tu l'es nous disons la vérité" (Métaphysique, 1051b6). Dans la sémiologie chrétienne, c'est bien sûr la transcendance de la parole divine qui forme la réalité première et ultime du sens: "Celui /.../ qui fait ou révère un signe utile, divinement institué /.../ ne révère pas l'apparence qui passe, mais plutôt la réalité où tous ces signes doivent être rapportés" (Saint Augustin, in Rey, 1973, p.71). Le passage aux conceptions humanistes du sens transfère cette fonction de véridiction, du Logos à la référence, en rattachant la compréhension de toute proposition à l'élucidation de ses conditions externes de vérité: "Nous sommes donc conduits à identifier la *valeur de vérité* d'une proposition avec sa dénotation" (Frege, 1971, pp.25-50). Cette conception extensionnelle de la compréhension se retrouve, on ne

peut plus nettement, dans la démarche du premier Wittgenstein, qui affirme que "Comprendre une phrase signifie: savoir ce qui est le cas quand elle est vraie" (1961, 4024). Et elle ressurgit dans la caractérisation pragmatique de la signification en termes de conditions de satisfaction: "la clé du sens se résume à ceci: il peut faire partie des conditions de satisfaction (au sens d'exigence) de mon intention que ses conditions de satisfaction (au sens de choses exigées) aient elles-mêmes des conditions de satisfaction" (Searle, 1985, p.45). Dans tous les cas, c'est un contenu objectif établi à l'extérieur du discours, état de choses ou intentionnalité, qui constitue l'essentiel de son sémantisme, repoussant les variations de ses actualisations linguistiques dans un rôle secondaire, de type emphatique ou stylistique.

1.2.2.3. Ce double enracinement du sens, dans l'ordre de l'idée et dans celui de la vérité, a pour conséquence l'homologation de ses interprétations. Puisque derrière la variété des moyens, ce qui s'échange est présupposé identique, le sens qui est communiqué ne peut être que celui sur lequel des interlocuteurs sont fondamentalement en consonance. Dans une perspective expressiviste, le sens est accordé, comme peut l'être un instrument de musique et en dépit des fausses notes, parce qu'il y a toujours accord primitif sur son code de communication. Si les interlocuteurs s'entendent sur le sens, c'est parce qu'ils sont préalablement d'accord sur le sens à entendre. La diversité de leurs choix linguistiques ne sont jamais que des façons de dire la même chose: "c'est le signe qui s'apprend par la chose connue, plutôt que la chose par le signe", annonce Saint Augustin (in A. Rey, 1973, p.69). Pour entrer en communication, il faut parler le même langage. Le sens se déploie donc toujours dans la sphère d'une identité qui précède l'activité discursive. Suivant l'évolution de l'enveloppe ontologique, l'identité est expressément prédisposée en pensée et/ou en langue. Si Aristote postule, comme on l'a mentionné, que "les états de l'âme /.../ (sont) identiques chez tous" (De l'interprétation, 16a), Saussure avance que la "langue existe /.../ à peu près comme un dictionnaire dont tous les exemplaires, identiques, seraient répartis entre les individus" (1972, p.38). L'accentuation de la valeur communicative des énoncés, dans le cadre pragmatique, ne remet pas en cause cette présupposition d'identité, mais la déplace de la commune mesure de la pensée ou de la langue, vers celle de l'acte de paroles et de ses acteurs, sans que cette nouvelle polarisation exclue pour autant la précédente. En ramenant l'énonciation à un "événement", dont la simple "apparition" suffit à faire tout un monde, "historique" (Ducrot, 1980a, p.30), alors que par ailleurs il s'agit de déterminer les calculs par lesquels, pièce par pièce, elle construit son monde, la pragmatique adopte un mode d'investigation du sens de type juridique qui construit en fait, comme on le reprendra plus bas, à travers la reconstitution inlassable d'actes singuliers l'exigence d'un même aveu et d'un consentement au sens commun.

1.3. Les résistances du sens

La figuration du traitement du sens sous l'angle d'un double pari antinomique ne doit évidemment pas faire croire à l'étanchéité des points de vue. Sa finalité est avant tout explicative: articuler de grandes tendances autour de deux pôles extrêmes pour en éclairer les contraintes. Car la polysémie résiste à l'univocité de son image, réinsérant toujours la différence au sein de l'identité. Je soulignerai brièvement ici deux symptômes de cette réactivation.

1.3.1. Le premier est que le métalangage, mis en question par le glissement de la signification dans le cours de l'interprétation, s'accompagne en permanence, dans la tradition expressiviste, d'appareils de prescriptions de type idéo-logique, en fait de véritables machines à prédire et à détecter le sens juste:

“nommer, il faut le faire de la manière dont il est naturel aux choses /.../ mais non pas de la manière que, nous, nous le voudrions”, recommande Platon (*Cratyle*, 407-408). La théologie chrétienne a ceci de particulier qu'elle élabore une théorie originale du signe, tout en subordonnant son développement à l'interprétation des Écritures saintes. Si “l'univers sensible dans sa totalité est comme un livre écrit par le doigt de Dieu” (Hugues de Saint Victor, in *Delègue*, 1987, p.9), ce qu'il faut c'est dégager de la signification littérale des mots dans les textes sacrés, le contenu d'un sens second, allégorique, qui révèle la Vérité que Dieu a secrètement inscrite dans le monde, quand il l'a créé à la manière d'une grande phrase verbale. La fonction de cette sémantique herméneutique est alors de formuler les règles de passage du sens littéral au sens mystique, d'où la quadripartition de son système interprétatif en sens *littéral* (considération des événements historiques), *allégorique* (les signes du Nouveau Testament dans l'Ancien), *tropologique* (la leçon à retirer pour les conduites humaines) et *anagogique* (la fin du monde et la révélation du royaume céleste). Mais la tâche est difficile, ne serait-ce que parce que, “dans le sens”, avertit H. de Saint Victor, “se trouvent nombre de contradictions (in *Delègue*, 1987, p.73). C'est précisément cette difficulté qui justifie l'intervention du dogme, à la fois symptôme et thérapeutique des défaillances du sens: “si la chose est obscure, retenons ce qui n'est pas incompatible avec la circonstance de l'écriture et qui s'accorde avec la foi saine”, recommande Saint Victor (*Ibid.*, p.74). Et les logiciens de Port-Royal ne font pas autre chose lorsque, pour bloquer la polysémie référentielle de l'expression “véritable religion”, ils arrêtent que le “mot de véritable religion ne signifie qu'une seule et unique Religion, qui est dans la vérité la Catholique” (1970, p.97).

1.3.2. Le deuxième symptôme correspond, dans tous les sens du terme, à une reformulation du premier. Il est lié aux contradictions internes aux discours théoriques, imputables aux exigences de la différenciation du sens dans la

consistance de la modélisation de leur objet. Et à cet égard les coups de force qui viennent d'être évoqués sont encore les nôtres, sous des formes différentes et garanties par des nécessités méthodologiques. C'est Frege qui fait, on l'a vu, d'un substrat sémantique objectif le critère de vérité de la proposition, alors même que sa délimitation innovante de la signification comme un rapport à trois termes, "le signe, son sens et sa dénotation" (1971, pp.25-50) conteste la réduction de cette proposition à une portion donnée de la réalité empirique. C'est Saussure qui, tout en remarquant qu'un "mot quelconque peut toujours évoquer tout ce qui est susceptible de lui être associé d'une manière ou d'une autre", fait en même temps observer que la clarté cognitive des sujets lève automatiquement la polysémie du signe "car l'esprit écarte naturellement les associations propres à troubler l'intelligence du discours" (1972, p.174, n.1). C'est lui encore qui dans le *Cours* même pose que "les mots changent de signification" (1972, p.194), mais qui repousse cette auto-altération de la structure - dont (ou précisément parce que) il relève aussi qu'elle se joue hors de la conscience du sujet parlant - dans la diachronie, tout en reconnaissant que "la distinction -qui doit être maintenue- entre le diachronique et le synchronique demanderait des explications délicates, incompatibles avec le cadre de ce cours" (1972, pp.196-197). Et l'on sait combien la porosité de ces frontières du sens amènera Saussure à repenser le fonctionnement du système à la périphérie de lui-même. Mais c'est aussi Chomsky qui tout en notant que la violation de la grammaticalité n'empêche pas l'interprétation - "les phrases qui violent les règles sélectionnelles peuvent souvent être interprétées métaphoriquement /.../ ou par une allusion d'un type ou d'un autre" - et inversement que la bonne formation grammaticale n'exclut pas la difficulté, sinon l'échec de l'interprétation - "il y a aussi des phrases parfaitement bien formées qui peuvent poser de grandes difficultés d'interprétation, et admettre une multiplicité d'interprétations éventuellement contradictoires" - appelle la *grammaticalité* à intervenir sur les énoncés "déviant", au nombre desquels justement la métaphore, pour leur "imposer de force (sic!) une interprétation d'une manière ou d'une autre" (1971, pp.203-207).

1.3.3. De tels coups de force sont en fait aisément compréhensibles, venant de théories qui ne prennent pas des événements de paroles et la démultiplication consécutive des significations pour objet d'étude. Ils sont plus étonnants, et donc d'autant plus symptomatiques, dans le cadre de disciplines qui considèrent par définition le sens sous l'angle de sa pluralisation. C'est le cas de la pragmatique. La polysémie en constitue en effet à la fois le principe et la fin. Elle en est le principe, puisque la pragmatique repose sur la "distinction explicite des valeurs possibles d'une énonciation" (Austin, 1970, p.93), elle-même reliée à une différenciation entre des formes primaires et secondaires, correspondant

respectivement aux actes locutoires et illocutoires. Les formes primaires, l'acte locutoire, disent quelque chose, alors que les formes secondaires, l'acte illocutoire, établissent dans quel sens il faut prendre ce quelque chose.

Or ce sens, celui de l'acte accompli en disant quelque chose, n'est généralement pas identique au contenu de ce qui est dit, tout en étant pourtant déterminé par ce qui est dit. La polysémie est bien ainsi au principe de la pragmatique, sous les espèces de cette co-présence d'au moins deux types d'actes différents, locutoire et illocutoire (auxquels il faudrait ajouter le perlocutoire, qui en décrit les effets réellement atteints), au sein d'une même réalisation verbale. On peut toujours signifier quelque chose en disant quelque chose d'autre, tout en le disant ainsi: *il me dit qu'il fait chaud, c'est donc qu'il me demande d'ouvrir la fenêtre; il me dit que la mer est agitée, c'est donc qu'il me conseille de ne pas me baigner.*

Mais la polysémie délimite aussi la finalité de la pragmatique, puisqu'il s'agit de décrire comment la diversité illocutoire se produit dans l'unité apparente de l'acte locutoire: il faut, écrit Austin, "établir de façon critique, par rapport à chaque espèce d'acte illocutoire (avertissements, évaluations, verdicts, affirmations, et descriptions), de quelle manière spécifique (s'il en est une) les actes y ont tendu" (1970, p.149). Et on retrouve, plus nettement marqué encore, le même point de vue dans l'affirmation suivante de Ducrot: "ce qui m'intéresse, c'est la possibilité qu'une lecture unique d'un énoncé fasse éclater l'énonciation en une multiplicité illocutionnaire" (1980b, p.38). Comment les interlocuteurs peuvent-ils s'entendre au fil d'actes hétérogènes? C'est ici que le coup de force intervient, en instituant un devoir de connivence juridiquement réglé.

La communauté du sens est alors garantie par la jonction fondatrice des subjectivités dans la rationalité de la communication. À l'expérience de la dissension des individus et du sens, la pragmatique oppose la nécessité du consensus dans le monde produit par l'énonciation. Dans ce nouveau monde, les représentations du locuteur et de l'interlocuteur se retrouvent à la fois accordées et commentées comme l'étant. Le sens est fondé en droit: l'"acte illocutoire est juridique" précise Ducrot (1980a, p.32). Il consiste à justifier la légitimité d'un énoncé au regard d'une catégorisation déontique des actes réalisables sur autrui, catégorisation présumée également acquise par les partenaires de l'échange. La bonne constitution de cette justification entraîne ipso facto l'accord des interlocuteurs sur l'interprétation des énoncés. C'est bien ce qui ressort de cette définition de l'acte illocutoire comme "induisant immédiatement une transformation juridique de la situation" (Ducrot, 1978, p.36). Affirmer, c'est obliger à acquiescer, questionner, c'est faire répondre, et ordonner, c'est faire exécuter. La singularité du sens devient l'obligation du sens commun, parce que les interlocuteurs, assujettis aux termes d'un contrat juridique qui assure le déroulement de leur performance, sont supposés accomplir exactement la même activité sémantique. L'ascendance juridique du sens donne pour acquis le

plus difficile: la construction polémique de la notion même de contrat. La pragmatique retrouve ainsi, à coups de concessions juridiques, l'immédiateté de cette communauté du sens, qu' Aristote dépose déjà dans le signe à coups de concessions métaphysiques. Mais il est hasardeux de parler de *la pragmatique*. Et l'on comprend pourquoi. Écartelée entre la concordance des principes de coopération et les discordances des actes de discours, la pragmatique se divise, indicielle ou conversationnelle, performative ou transactionnelle, sémantique ou dialogique.

1.4. La différence et l'identité

Les deux traditions, celle du tout équivoque comme celle du tout univoque, élaborent chacune des dimensions fondamentales du sens, la première en insistant sur l'autonomie du signe à l'égard de ses codifications, et la deuxième en mettant en évidence la stabilité de sa reconnaissance. Le problème est qu'en privilégiant l'une de ces dimensions, chacune des traditions en vient à minorer, sinon à oublier, la productivité de l'autre. Elles s'exposent ainsi, chacune dans leur ordre, d'une part au risque de nier la pertinence même de l'objet qu'elles s'efforcent de définir et d'autre part aux critiques que permet de formuler la simple observation des développements du sens dans la communication ordinaire.

Le risque est grand de voir en effet un attachement trop exclusif à la stabilité ou à l'instabilité du sens, se retourner contre les théories qui le défendent. Placés sous le contrôle du même, les conflits du sens sont évacués de la composition des discours. Et ils peuvent disparaître au point de rendre inutile toute communication. Si le sens est unique et préalable au discours, si tout est dit avant qu'on parle, à quoi bon encore parler sinon avec soi-même? Le solipsisme est à l'horizon de la conception expressiviste et en montre *a contrario* les limites. En voulant annuler la polyvalence du signe, pour sauver la communication, elle en appauvrit la fonction, au risque d'en supprimer la nécessité. Quant au déconstructionnisme, c'est la possibilité même de communiquer qu'il prend le risque de briser en installant la brisure insurmontable du sens au seuil de toute communication. Mais pour faire de la ramification du signe le principe de validité du sens, il faut bien spéculer sur l'institution première d'un signe sans partage. Il ne peut y avoir de valorisation du dérèglement que par rapport au postulat de l'existence d'une instance de neutralisation de ses effets, dégagée de l'espace du discours. Paradoxalement le déconstructionnisme serait ainsi déterminé, même si c'est pour le contester radicalement, par le même présumé d'une forme d'arbitrage du sens antécédent de toute mise en discours, que le cadre expressiviste. À cet égard, il ne serait pas si éloigné d'une rhétorique de l'écart, ce qui l'en distingue étant évidemment d'inscrire cet écart au coeur de toute signification.

Quant à l'observation de la communication ordinaire, elle montre que le sens est certes un objet instable et un lieu de différences, puisqu'il peut toujours arriver qu'on ne se comprenne pas (la communication ne va pas sans équivoques ou malentendus) et qu'une interprétation prête à controverse. Mais en même temps, elle révèle que le sens est aussi bien un objet stable et un lieu de convergences, puisqu'en général on se comprend (sans quoi l'activité de traduction ne serait pas envisageable) et que même des adversaires peuvent donner leur consentement à une interprétation identique. Il faut ainsi admettre que le sens n'est pas tout entier du côté de la stabilité ou de l'instabilité, de l'identité ou de la différence. Il est à la fois stable et instable. La différence ne se dégage que sur fond d'identités et l'identité sur fond de différences. La reconnaissance de ce chevauchement d'homogénéité et d'hétérogénéité dans la construction du sens, amène à déplacer l'ancrage de son unicité conceptuelle: de l'unité d'une pensée première vers son éventuelle unification à travers de l'énonciation. On ne parle pas d'emblée le même langage mais la différence a besoin d'un langage commun pour produire des significations.

2.0. LE SENS PROFONDÉMENT ÉNONCIATIF

2.1. L'affermissement signifiant du langage

La constitution du champ théorique de l'énonciation dans la première moitié du siècle peut être globalement assimilée, me semble-t-il, à un effort de représentation de l'activité de langage sans signifié transcendantal. Quel que soit son degré d'intégration théorique, la relative autonomie signifiante du langage face à la pensée est en tout cas revendiquée au fondement des conceptions énonciatives.

2.1.1. La *théorie générale de l'énonciation* proposée par Bally s'ouvre précisément sur le principe que la communication accompagne toute activité cognitive, la finalité de l'énonciation étant d'articuler les deux. L'énonciation y apparaît ainsi en tant que "forme /.../ de la communication d'une pensée" (1964, pp.35) et son unité de fonctionnement "la plus simple possible", la phrase, comme "réaction subjective à une représentation" (1964, p.48). L'énonciation médiatrice de la pensée, le point de vue rappelle l'assemblage pensée/langue et l'objet de l'analyse grammaticale de Port-Royal: fixer la "signification" des signes, c'est-à-dire la "manière dont les hommes s'en servent pour signifier leurs pensées" (Arnauld, Lancelot, 1968, p.4). Si l'on ajoute l'identité des visées, *générale* dans les deux cas, on pourrait certes être tenté de voir dans l'entreprise de Bally la reconduction d'un cadre transcendantal traditionnel en théorie du langage. Mais comme le fait bien observer O. Ducrot (1989, p.166), là où Port-Royal emploie "signification", Bally dit "communication"

Mais cette substitution peut accepter, me semble-t-il, deux interprétations de force différente. La première renvoie à un déplacement faible: avec l'énonciation tout ne se passe plus dans la pensée, est introduite l'idée d'une certaine activité, de communication précisément, orientée par la nécessité de l'échange et dont le mode de fonctionnement peut constituer l'objet spécifique du linguiste. C'est ce que confirme Bally en posant que "puisque le langage sert à communiquer la pensée, il faut s'attendre à ce qu'il marque ce caractère primordial par des procédés particuliers" (1964, p.50). Avec cette thèse, nous ne sortons pas forcément de l'expressivisme et de la représentation du langage comme manifestation plutôt fidèle d'une logique de pensée. La seconde interprétation en revanche délimite un déplacement plus fort, qui distingue une démarche en train de résister justement aux postulats rationalistes: l'énonciation confronte le linguiste à une activité différente de celle de la pensée, et qui donc la re-figure en la communiquant. Il y a alors pour le moins une pensée discursive, qui obéit à des déterminations propres et que le linguiste doit décrire. Je pencherais personnellement pour cette hypothèse forte, en me recommandant de Bally lui-même, puisqu'il assigne entre autres objectifs à sa théorie de démontrer l'"emprise de la langue sur la pensée" (1964, p.13).

Un raisonnement similaire peut être tenu autour du concept d'*interception langagière de la pensée* qui oriente l'entreprise énonciative de Guillaume. Si l'on considère qu'il ne reconnaît le signe qu'à un seul critère, celui de la *suffisance expressive*, "car il n'est pas demandé à la sémiologie d'être un calque rigoureux du psychisme, mais seulement de réussir à en signifier suffisamment l'état: la loi intervenante est celle de la suffisance expressive" (1974, p.84), on admettra que sa démarche introduit un déplacement faible. Si en revanche on prend en compte que pour Guillaume la "phrase est une *unité d'effet* matériellement large, en convenance avec un but de pensée singulier" (1971, p.45), on discernera la portée d'un déplacement plus fort, puisque le construit de pensée est susceptible de transformations liées à l'ampleur de son unité d'actualisation.

Quelle que soit l'hypothèse retenue dans chacun des cas, on peut tomber d'accord sur le fait que l'introduction de la perspective énonciative modifie la vision traditionnelle du rapport pensée/ langage. On passe de l'idée que la pensée intervient directement dans le langage à l'idée que la communication peut rendre compte de l'activité conceptuelle propre du langage, à travers l'étude des mécanismes énonciatifs. Et cela d'autant plus que les deux modèles évoqués relient le reflux de la pensée vers les mots du dire, à la possibilité de décrire la signification de ces mots sous forme d'*opérations* accomplies sur des représentations de pensée : "opération de pensée constructrice de langue et /.../ opération constructrice du discours" pour Guillaume (1971, p.26), opérations de *localisation* et de *quantification de concepts virtuels* pour Bally (1964, pp.77-79).

2.1.2. L'interposition du cours signifiant du langage nourrit et séduit en permanence la réflexion de Benveniste: le "privilège de la langue est de comporter à la fois la signifiante des signes et la signifiante de l'énonciation"(1974, p.65). Certes cette réflexion n'est pas exempte d'oscillations sur le statut du langage au contact de la pensée. La formule suivante l'illustre, je crois, parfaitement: "le sens de la phrase est en effet l'idée qu'elle exprime" (1974, p.225). Car selon l'incidence que l'on attribue au verbe *exprimer*, elle signifie ou que le discours prend en charge une idée préexistante, ou qu'il produit une idée propre dans la matérialité même de son développement. La première hypothèse nous ramène au cadre expressiviste, alors que la seconde met littéralement en scène le geste de théorisation du régime signifiant de l'énonciation, puisque tout en instaurant la fonction sémantiquement médiatrice, donc potentiellement fondatrice du langage, elle répercute sous l'effet de son ambiguïté les contraintes de la tradition avec laquelle doit se négocier l'autonomie du champ énonciatif.

2.1.2.1. L'assertion récurrente des *propriétés signifiantes du langage* dans le texte de Benveniste, le ravissement qui l'accompagne, indiquent certes que c'est la seconde hypothèse qui est légitime. Ils ne suffisent pourtant pas en soi pour en saisir la prégnance, puisque rien ne s'oppose en fait à ce que la signifiante du langage puisse être fondée avant l'échange, en droit ou en pensée. Non, ce qui renverse proprement la perspective expressiviste, c'est que Benveniste prend position en faveur d'une signification de langage *active* à travers l'énonciation, dans la sphère de la connaissance. Loin d'être fondée avant la lettre, la pratique signifiante de la langue est affirmée fondatrice: "au fondement de tout, il y a le pouvoir signifiant de la langue, qui passe bien avant celui de dire quelque chose" (1974, p.229).

La distinction établie ici entre le dit et son agencement verbal équivaut bien à garantir à l'exercice du langage une certaine autonomie à l'égard de ce dont il parle. Si les mots sont relatifs à un contenu référentiel, il sont avant tout projetés dans l'espace signifiant du langage. L'impact de cette prise de position est radical chez Benveniste. Il inclut assurément l'intervention décisive du langage dans le développement cognitif et social: "seul le fonctionnement sémantique de la langue permet l'intégration de la société et l'adéquation au monde, par conséquent la régulation de la pensée et le développement de la conscience" (1974, p.224). Mais il va au-delà de cette fonction régulatrice puisqu'il implique que cette langue qui "produit aussi indéfiniment des énonciations /.../ crée donc des formes, des schèmes de formation; elle crée des objets linguistiques qui sont introduits dans le circuit de la communication" (1974, p.101).

Quoique puisse en dire une certaine vulgate, la conception de la langue comme "système signifiant" (1974, p.57) a chez Benveniste des répercussions qui

dépassent largement le recensement des traces de la subjectivité dans la structure et donc la récupération du vécu sous couvert d'énonciation. En étant énoncés, les objets du monde changent de niveau; ils sont signifiés mais signifiés autrement en sorte qu'ils deviennent des "objets linguistiques". Ce n'est pas seulement aux indices de l'énonciation qu'est attribué le pouvoir créateur de *désigner à neuf* à chaque profération (1974, p.83) mais à l'ensemble des agencements de formes autorisés par la langue. À cet égard, toute manoeuvre de termes (choix et arrangement) recrée des représentations en les localisant dans les bornes d'un discours. Et l'irréalité du discours apparaît avec la réalité du monde dont il est question: "L'ordre sémantique s'identifie au monde de l'énonciation et à l'univers du discours" (1974, p.64). Voilà que l'énonciation crée des mondes de sens. Il existe bel et bien, médiatisée par l'énonciation, une voix signifiante chez Benveniste, qui n'est pas nécessairement de traverse. Au point que la pensée ne préfigure plus le sens mais s'engendre et évolue avec le discours qui la forme. Elle s'instaure, *discursive*: "Le langage /.../ devient l'outil de la pensée discursive" (1966, p.29).

2.1.2.2. Le problème n'est plus alors de savoir s'il y a vraiment du sens dans la médiation du langage - il y en a, qui a la vraisemblance d'un discours - mais bien "*quel est ce sens?*" (1966, p.127), autrement dit "Comment la langue admet-elle cette "polysémie"? Comment le sens s'organise-t-il? Plus généralement, quelles sont les conditions pour que quelque chose soit donné comme signifiant?" (1974, p.20) puisque le sens, suspendu à un jeu de termes et de points de vue, avance dans les cohérences singulières de son discours. On sait la solution que propose Benveniste, le dédoublement de la linguistique en deux domaines distincts, "la langue comme *sémiotique*; /.../ la langue comme *sémantique*" , sur la base des deux fonctions constitutives de la langue "celle de signifier, pour la sémiotique, celle de communiquer pour la sémantique"(1974, p.224).

Cette solution a les nombreux avantages du cadre descriptif de l'énonciation et des catégories énonciatives qu'elle établit à partir d'une discrimination linguistique de leurs propriétés. Mais il faut bien reconnaître qu'elle s'accompagne aussi d'un certain nombre de difficultés. Outre une certaine imprécision (inévitable?) du métalangage, liée au voisinage des deux termes, *sémiotique* et *sémantique*, admise par Benveniste lui-même "nous n'avons pu en trouver de meilleurs pour définir les deux modalités fondamentales de la fonction linguistique" (1974, p.224)

et à l'apparition épisodique d'un troisième ordre, *pragmatique* celui-là - "Ici apparaît une nouvelle configuration de la langue /.../; c'est /.../ la considération pragmatique qui pose la personne dans la société en tant que participant" (1974, p.99) , je relèverai ici deux autres difficultés, soulevées par des propositions tendanciellement contradictoires.

La première tient au statut des formes linguistiques, et des indicateurs énonciatifs en particulier. Remarquant notamment que des "signes tels que "ce", "je", "maintenant" doivent nécessairement faire l'objet d'une "translocation spatiale et temporelle" pour référer dans l'instance de discours, Benveniste ajoute que "Ce transfert fait apparaître la différence des plans entre lesquels glissent les mêmes formes linguistiques selon qu'elles sont considérées dans l'exercice du discours ou à l'état de données lexicales" (1974, p.78). Le point d'inconsistance ne réside bien entendu pas dans la bifonctionnalité des formes linguistiques mentionnées, dont la mise au jour et l'explication consacrent au contraire l'une des originalités de la réflexion de Benveniste. Mais il ne lui est pas non plus étranger si on met en relation le va-et-vient entre les plans sémiotique et sémantique qui caractérise ces formes, d'après Benveniste lui-même, avec son institution d'une "dichotomie" (1974, p.231) méthodologique entre *sémiotique* et *sémantique*. L'inconsistance provient précisément de ce décalage entre l'étanchéité théorique postulée de ces deux ensembles et le constat existentiel de la porosité d'une partie au moins de leurs éléments: comment et pourquoi rendre justiciables de deux appareils séparés des formes qui redistribuent leurs frontières disciplinaires en fonctionnant simultanément dans l'un et dans l'autre, dans un *glissement* constant de l'un à l'autre?

La deuxième difficulté est relative à la qualification globale des processus sémantiques. Soit les deux définitions suivantes de Benveniste: "la sémantique, "c'est le "sens" résultant de l'enchaînement, de l'appropriation à la circonstance et de l'adaptation des différents signes entre eux. Ça c'est absolument imprévisible" (1974, p.21) et "la polysémie résulte de cette capacité que la langue possède de *subsumer* en un terme constant une grande variété de types et par suite d'admettre la variation de la référence dans la stabilité de la signification" (1974, p.98). La confrontation de ces prises de position éclaire, je crois, l'affleurement d'une nouvelle exigence contradictoire, que je formulerais de la manière suivante: alors que la référence, filtrée par la polysémie de sa textualisation, est abordée comme un mixte de *variation* et de *stabilité* (ce qui tend, notons-le, à réorienter le concept de *référence* vers celui de *référenciation*), le fonctionnement du sens en discours est entièrement pensé du côté de l'instabilité, étant *absolument imprévisible*. On reconnaîtra alors que l'organisation d'une cohérence sémantique propre dénote à la fois une avancée et un blocage. L'avancée c'est la légitimation théorique de la force sémantique du langage et de l'élasticité de son régime énonciatif; le blocage se rattache au fait que cette élasticité n'est pas considérée comme observable ou prédictible. Tout se passe ainsi comme si le sens échangeait le droit à un domaine propre contre le renoncement à l'élaboration d'une logique de son champ de variations. Et l'on peut se risquer, au vu de la double résurgence contradictoire qu'on a cru percevoir, à imputer ce retrait à l'articulation de la construction du sens en deux dispositifs séparés.

2.2. Des opérations déformables

2.2.1. La théorie actuelle de l'énonciation, telle que l'a définie A. Culioli, adhère largement à la même conception active du langage que Benveniste. Présupposant que l'"autonomie du langage fonde sa cohérence" (1965, p.69), elle remet en cause l'"illusion spéculaire selon laquelle le langage est un reflet ponctuel de la réalité" (1971, p.65) pour l'aborder en tant qu'"activité signifiante de représentations" (1982). À la réserve de Benveniste sur une conception instrumentale du langage, "la comparaison du langage avec un instrument, /.../ doit nous remplir de méfiance" (1966, p.259) - réserve qui côtoie, notons-le, son contradictoire: "Cela fait du langage l'instrument même de la communication intersubjective" (1966, p.25)-, répond ainsi la suspicion de Culioli à l'égard de toute conception *ouillère* en linguistique: "la notion de code en linguistique est suspecte" (1990, p.25); à la préoccupation du premier pour la *variation* et la *polysémie*, possibilité que "par suite de leur coaptation /.../ les mots contractent des valeurs que en eux-mêmes ils ne possédaient pas" (1974, p.227), répond alors celle du second pour le "problème de la synonymie et de l'homonymie, de l'ambiguïté et de la paraphrase, des valeurs composites, /.../ n'abandonnant jamais la variation empirique" (1990, p.23).

Cette convergence globale sur le dynamisme producteur du *langagier* s'accompagne en revanche d'une divergence déterminante sur la fonction du *linguistique*. Dédoublée en *sémiotique* et *sémantique* au sein d'une *sémiologie générale* chez Benveniste (1974, p.220 et sq.), elle est homogénéisée chez Culioli au sein d'un programme métalinguistique d'*opérations* de langage: "*linguistique* (est un) terme qui renvoie aux opérations complexes dont les traces sont les configurations textuelles" (1975, p.35). L'homogénéisation qualifie bien ici une capacité métalinguistique, celle d'un système de représentation qui serait en mesure de mettre régulièrement en correspondance des arrangements de *marqueurs*, variables d'une langue à l'autre et d'un texte à l'autre, avec des jeux de valeurs qui n'existent pas tout faits dans la réalité empirique. Autrement dit, il s'agit d'élaborer des procédures de raisonnement qui permettent d'engendrer, donc d'expliquer sans se contenter de les figurer ou de les répéter, les variations caractéristiques des phénomènes linguistiques. Et ce n'est pas un hasard si cette recherche des opérations invariantes sous-jacentes à la diversification du sens passe par la remise en cause du cloisonnement des appareils recommandé par Benveniste: "Adopter cet objectif", annonce Culioli, "c'est ne pas distinguer, en principe, les délimitations entre prosodie, syntaxe, sémantique et pragmatique" (1982, p.2). Avec la résorption de cette séparation, le sens n'est plus préformé par anticipation de langue ou déformé par précipitation de discours, il est *déformable*, autrement dit basé sur des jeux de transformations de domaines notionnels tels que "certaines propriétés restent invariantes sous transformation, tandis que d'autres vont varier" (Culioli, 1990, p.129).

2.2.2. La théorisation de cette *déformabilité* ou encore de cette "plasticité" (Culioli, 1992) du sens passe par l'introduction d'une opération primitive appelée *opération de repérage*, rendant ainsi compte de l'idée qu'"un objet n'acquiert une valeur déterminée que grâce à un système de repérage" entre deux termes, dont l'un fonctionne comme repère et l'autre comme repéré de la relation en constitution (Culioli, 1982, p.5). Ainsi le sens n'est plus traité comme une donnée mais sous l'angle d'instructions à tenter d'opérer sa reconstruction. Je ramènerai simplement ici la portée de ce raisonnement sur la conceptualisation du sens à trois répercussions, la première d'ordre épistémologique, les deux autres d'ordre théorique.

2.2.2.1. Associer la signification à une opération de repérage entre termes, c'est avant tout manifester que cette signification ne vaut que par et à travers l'histoire de son propre parcours énonciatif. Cette décision atteste clairement, au niveau épistémologique, une volonté de rupture avec le rationalisme ou le mentalisme: les signes sont des "substituts entièrement détachés de la réalité extérieure" (Culioli, 1990, p.37). Les signes sont des représentants linguistiques, c'est-à-dire des termes qui traitent une réalité de référence à travers des représentations de langage. Or, traiter une réalité dans la forme d'un représentant linguistique c'est nécessairement introduire quelque part un hiatus qui isole les propriétés de l'objet énoncé de celles de son référent. De fait, il faut souligner que la théorie culiolienne est la première théorie linguistique à parler d'*opérations* sans renvoyer à des opérations mentales, niveau de représentations "auxquelles nous n'avons pas accès" (Culioli, 1990, p.30). Au principe de la genèse du sens n'est lors postulé qu'une forme de positions abstraites minimales, qui soumet des possibilités de relation, mais sur la base d'un contenu soigneusement indéterminé avant son énonciation. Sans même convoquer l'homologation de la proposition et des "opérations de pensée" de Port Royal, on peut se contenter de rappeler à cet égard la psychosystématique et mécanique de Guillaume, reliant l'énonciation à "une opération de pensée" (1971, p.26). C'est ce qui explique que tout en éclairant de façon innovante la formation d'un domaine notionnel par détermination d'une certaine notion, Guillaume puisse présenter l'incidence première de l'article en tant que réplique du fonctionnement mental, comme c'est le cas dans le bel exemple suivant: l'"analyse enfantine, et naturelle à chacun du reste, qui fait penser: *Le quoi? Le roi* est au fond celle qui s'accorde avec la réalité psychique" (1971, p.151).

2.2.2.2. Cette opération de *repérage* comporte deux valeurs fondamentales, *identification* et *différenciation*, en plus de deux autres, *rupture* et *indéfinition*, en pratique dérivées des deux premières. Ce qui doit être souligné pour notre propos, c'est que l'intrication postulée de ces valeurs dans la (re)construction du sens implique qu'on ne travaille pas seulement avec deux valeurs (sinon la théorie

retrouverait le binarisme non communicatif du paradigme logico-sémantique et grammatical), mais sur la base d'une interaction entre ces deux valeurs et avec en outre la possibilité de valeurs mixtes.

Conformément à l'accentuation de la fonction représentative du langage, ces opérations correspondent toujours à la structuration de domaines notionnels en zones complémentaires de validation du sens (Culioli, 1990, pp.83-113). À partir d'une notion visée, *manger* par exemple, on ouvre une zone d'identification. C'est l'Intérieur (I) du domaine notionnel de *manger*, qui correspond à *vraiment manger*. Si l'on veut fermer cette zone, il faut tracer une frontière, qui localisera ce que l'on fait en visant tout ce qui ne signifie *pas vraiment manger*, mais qui reste aussi peu que ce soit *une certaine façon de manger*. Cette Frontière (F) serait composée ici de toutes les variations qualitatives ou aspectuelles de *manger*, lexicalisées notamment par *grignoter, goûter, déguster, bâfrer, gaver (se), absorber, ingurgiter, avaler*. Mais la fermeture de la zone d'identification suppose nécessairement la définition de son complémentaire, zone de différenciation maximale qui regroupe toutes les formes de procès qui n'ont aucun rapport avec *manger*. C'est l'Extérieur strict (E) de *manger*, la zone du *vraiment pas manger*, du *rien à faire avec manger*, qui sera composée de toutes les réalisations *vraiment conformes* à une notion totalement autre que celle de *manger*, par exemple celle de *boire*, aussi différent de *manger* que le liquide peut l'être du solide. Enfin cette zone de différenciation, si on veut la fermer, se verra à son tour associée une frontière, composée en l'occurrence de tout ce qui n'est *pas vraiment boire*, fourni par des unités lexicales telles que *siroter, désaltérer (se), rafraîchir (se), absorber, ingurgiter, avaler*.

Si l'on ajoute que le domaine notionnel se structure par un enchaînement de déterminations (*une viande quelconque, une certaine viande, une certaine viande qui a la propriété d'être cuite*), on aura perçu l'une des implications théoriques du concept de *déformabilité*: le sens se modifie peu à peu par déformation progressive du domaine notionnel asserté. Chaque déformation correspond donc en même temps à une forme de stabilisation, mais de stabilisation provisoire, puisqu'elle est toujours susceptible d'être reprise par une nouvelle déformation. L'altérité du sens n'émerge plus ici comme un phénomène périphérique ou inouï. Elle est "de fondation" (Culioli, 1990, p.97), rendant à la fois possible la description à partir du repérage des altérations de surface, et la conditionnant jusque dans l'écriture de la métalangue, qui emploie des graphies droites ou bouclées, pour distinguer respectivement les indicateurs de l'énonciation de leurs contreparties linguistiques.

2.2.2.3. Dans ces conditions, le sens n'est plus ce qui sépare radicalement un énoncé d'un autre, enfermant la phrase dans une spécificité irréductible à partir du moment où elle prend le statut d'un énoncé. C'est un système de déformations différenciant, en quelque mesure que ce soit, une réalisation au sein d'autres

séquences textuelles possibles, qui manifestent leur interrelation par la conservation de propriétés communes à travers ces déformations elles-mêmes. La reconstruction du sens ne sera donc pas forcément symétrique. C'est le troisième point que je mettrai en relief. Confronté aux catégories linguistiques qui dans un texte composent des termes d'opérations, les interprètes (lecteur, auditeur ou traducteur) ne leur attribueront pas en principe un sens radicalement différent, puisqu'ils y reconnaîtront des formes d'altérations invariantes, tout en ne les faisant pas signifier forcément de la même manière, puisqu'ils n'auront pas nécessairement en partage les mêmes critères de répartition notionnelle ou d'appréciation des valeurs des termes qui les constituent. Car un unique opérateur peut générer une variété de valeurs plus ou moins étendues et diversifiées, en faisant proliférer les emplois et la signification de marqueurs entre lesquels les interprètes se frayeront des chemins possibles, les mêmes à certaines différences près.

Comme les autres démarches énonciatives, la proposition culiolienne n'échappe évidemment pas à certains questionnements. Sur la validité de la *lexis* par exemple: ce schème générateur de l'énonçable est-il validé par l'interaction énonciative ou qualifie-t-il avant tout échange la possibilité d'une bonne énonciation? Ou sur la fonction des composants linguistiques dans la reconstruction métalinguistique du sens: quel est le rôle du lexique plein dans la déformation énonciative du sens, rôle minorisé jusqu'ici (mais que cherchent à récupérer aujourd'hui les travaux de J. Franckel en particulier), alors qu'il intervient comme facteur discriminant dans les représentations métalinguistiques de cette déformation? Ou encore, question perverse il est vrai, puisqu'elle sollicite des propriétés qui n'appartiennent pas à l'objet original de cette théorie, sur l'adéquation de ces descriptions opératoires à l'interprétation de ces ensembles trans-énonciatifs que constituent les discours?

Mais par-delà leur diversité et à travers leurs difficultés, les projets énonciatifs ont fondamentalement en commun d'essayer d'offrir une issue à l'alternative du tout équivoque ou du tout univoque si l'on se réfère à sa forme extrême. Sous l'éclairage énonciatif, l'unité du sens n'est plus une donnée de départ, plus ou moins énigmatique, auquel il faudrait conformer ou non tout énoncé, mais la fin à partir de laquelle - illusion peut-être, mais illusion fondatrice - tout discours construit le sens commun de ses différences. Si concorde interprétative il y a, elle ne tient pas dans un code initial, sans pour autant pouvoir tenir sans lui, mais elle est conquise sur un champ d'indéterminations dans le développement même de son discours.

L'irréalité des déformations énonciatives fait la réalité de notre discours. En ramenant l'interprétation du sens à des formes opératoires, les programmes énonciatifs heurtent les conduites interprétatives les plus communes. Car, qu'on le veuille ou non, l'illusion de l'évidence du sens est si forte, il y a si évidemment un

sens à la clef du texte que ce sens tend toujours à être reçu (vu, deviné, découvert, déchiffré) comme s'il n'y avait pas de texte, comme si le texte n'opérait rien. Il revient à l'énonciation de confronter ce sentiment d'évidence à la médiation d'un jeu de formes qui, sans trop le dire, le fonde, et d'ouvrir précisément par ces reconstitutions de nouvelles voies à l'imaginaire. À l'appareil rêvé de Culioli, rendu responsable de ne pas prévoir l'*imprévisible* parce qu'il "aurait dû, armé d'outils théoriques, tout prévoir" (Culioli, 1990, p.11), correspond ainsi du côté de Benveniste le rêve d'un appareil qui puisse représenter un "jeu, dont nous ne pouvons pas encore nous faire une idée" (1974, p.230).

BIBLIOGRAFIA

- ARNAULD, A., LANCELOT, C., {1660} (1968), *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*, Genève, Slatkine Reprints, Réed. A. Bailly.
- ARNAULD, A., NICOLE, P., {1662} (1970), *La logique ou l'art de penser*, Paris, Flammarion.
- ARISTOTE, (1959), "De l'interprétation", in *Organon*, Paris, Vrin, pp.77-144.
- ARISTOTE, (1966), *Métaphysique*, Paris, Vrin.
- ARRIVÉ, M., (1986), *Linguistique et psychanalyse. Freud, Saussure, Hjelmslev et les autres*, Paris, Méridiens Klincksieck, 181 p; trad. port. (1994), *Lingüística e psicanálise*, São Paulo, Edusp.
- ARRIVÉ, M., (1994), *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient. Freud, Saussure, Pichon, Lacan*, Paris, PUF.
- AUSTIN, J. L., (1970), *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil.
- AUTHIER-REVUZ., (1994), *Ces mots qui ne vont pas de soi*, Paris, Larousse.
- BALLY, C., (1926), "Langue et parole", *Journal de psychologie normale et pathologique*, XXIII, p.693-701.
- BALLY, C., {1932} (1964), *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, A. Francke.
- BENVENISTE, E. (1966 e 1974) *Problèmes de linguistique générale I e II*, Paris, Gallimard.
- BOUVERESSE, J., (1984), *Rationalité et cynisme*, Paris, Minuit.
- CULIOLI, A., (1965), "La communication verbale", in *Encyclopédie des sciences de l'homme*, IV, Paris, Grange Batelière.
- CULIOLI, A., (1971), "Un linguiste devant la critique littéraire", in *Conférence*, Clermont Ferrand.
- CULIOLI, A., (1975), "Comment tenter de construire un modèle logique adéquat à la description des langues naturelles", in *Modèles logiques et niveau d'analyse linguistique*, J. David & R. Martin, eds., Paris, Klincksieck, pp.35-47.
- CULIOLI, A., (1982), "Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe" *Collection ERA 642*, Université de Paris VII.
- CULIOLI, A., (1990) *Pour une linguistique de l'énonciation*, I. Paris-Gap: Ophrys.
- CULIOLI, A., (1992) "Ouverture", in *La théorie d'Antoine Culioli*. Paris-Gap: Ophrys, p.3-15.

- DAHLET, P., (1988) "La pensée de l'énonciation et ses paradoxes", in *Da semiótica, Actes du I Colloque Luso-Espagnol et du II Colloque Luso-Brésilien*. Porto: Vega Universidade, p.309-324.
- DAHLET, P., (1994) "Leitura e construção do sentido: a perspectiva enunciativa", in *A formação do leitor*, MEC (org.). São Paulo: Moderna, p.124-129.
- FRANCKEL, J.J. (1989) *Étude de quelques marqueurs aspectuels du français*. Genève-Paris: Droz.
- FRANCKEL, J.J., LEBAUD, D. (1990) *Les figures du sujet*. Paris-Gap: Ophrys.
- DELÉGUE, Y., (1987), *Les machines du sens. Fragments d'une sémiologie médiévale*, Paris, Cendres
- DERRIDA, J., (1967a), *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil.
- DERRIDA, J., (1967b), *De la grammatologie*, Paris, Minuit.
- DESBORDES, F., (1989), "Les idées sur le langage avant la constitution des disciplines spécifiques", in *Histoire des idées linguistiques*, I, S.Auroux éd., Liège-Bruxelles, Mardaga, p.149-161.
- DUCROT, O., (1978), "Présumés et sous-entendus", in *Stratégies discursives*, Lyon, Presses universitaires.
- DUCROT, O., (1980a), "Analyses pragmatiques", *Communications*, 32, pp. 11-60.
- DUCROT, O., (1980b), *Les mots du discours*, Paris, Minuit.
- DUCROT, O., (1989), "Énonciation et polyphonie chez Charles Bally", in *Logique, structure, énonciation*, Paris, Minuit, p.165-191.
- FREGE, G., {1892} (1971), *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil.
- GUILLAUME, G., {1948-49} (1971), *Leçons de linguistique. Psycho-systématique du langage, principes, méthodes et applications*, I, Québec-Paris, Presses de l'Université de Laval-Klincksieck.
- GUILLAUME, G., {1949-50} (1974), *Leçons de linguistique. Structure sémiologique et structure psychique de la langue française*, II, Québec-Paris, Presses de l'Université de Laval-Klincksieck.
- LYOTARD, J. F., (1983), *Le différend*, Paris, Minuit.
- NORMAND, C., (1985), "Le sujet dans la langue", *Langages*, 77, p.7-19.
- NORMAND, C., (éd.) (1990), *La quadrature du sens*, Paris, Puf.
- PARRET, H., (éd.) (1991), *Le sens et ses hétérogénéités*, Paris, Cnrs.
- PARRET, H., (1993), "Les manuscrits saussuriens de Harvard", *Cahiers F. de Saussure*, 47, pp.179-234.
- PLATON, (1981), "Cratyle ou la rectitude des mots", in *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, I, pp. 613-691.
- REY, A., (1973 et 1976), *Théories du signe et du sens*, I et II, Paris, Klincksieck.
- SAUSSURE, F. de., {1916} (1972), *Cours de linguistique générale*, éd. critique de T. de Mauro, Paris, Payot.
- SEARLE, J., R., (1985), *L'intentionnalité. Essai de philosophie des états mentaux.*, Paris, Minuit.
- WITTGENSTEIN, L., (1961). *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard.
- WITTGENSTEIN, L., (1967), *Philosophische untersuchungen*, Frankfurt am Main, Suhrkamp.

RESUMO: No cruzamento da reflexão filosófica e lingüística, as respostas tradicionalmente fornecidas pelas teorias ao movimento do sentido e à perturbação da sua fuga na interpretação, são consideradas em primeiro neste estudo sob a forma de uma alternativa: a diferença ou a identidade, o ruído ou a conformidade. Em segundo os termos deste aposta são colocados em contraste com os desenvolvimentos do campo teórico da enunciação, sob a quádrupla iluminação de Bally, Guillaume, Benveniste e Culioli. Além da sua diversidade e através de suas dificuldades, esses projetos têm em comum a tentativa de oferecer uma saída a essa alternativa, conceitualizando como o discurso pode construir o sentido comum de suas diferenças.

Palavras-chave: Significação, enunciação, contrução, polissemia.